

Georges Rémoud:
 (Correspondant de
 Guernica de l'Illustration)
 Avec les Vaincus.
 La Campagne de
 Thrace
 (Oct. 1912 - Mai 1913)
 Paris 1913
 2. 251-252

Nous arrivons à la ville (sur Merçin).

Du quartier Musulman qui comptait environ 3000 habitants, pas une maison n'est restée debout. Avant de se retirer, les Bulgares ont tout incendié, détruit systématiquement; à peine quelques pans de mur, quelques cloisons de bois demeurent.

Deux mosquées ont été à peu près épargnées mais transformées en étables, souillées, emplies du fumier, et les tombes ont été brisées une par une.

Rien, me semble-t-il, ni raison stratégique, ni autre, ne justifie cette sauvagerie.

La destruction s'arrête géométriquement aux premières maisons grecques et bulgares. Du côté, la ville n'a pas été touchée, et les Turcs, en en prenant possession de nouveau, après avoir traversé les débris de ce qui avait été les demeures de leurs frères, n'ont pas brisé une seule école, église grecques sont intactes.

Il faut louer cette discipline ou cette apathie, je l'admire, mais, dans le fond de son cœur il me semble qu'il y ait l'effet d'une vertu passive.

L'été, en temps de paix, cette petite ville, avec ces maisons rustiques, ses beaux arbres, les taches noires des cyprès, les jolies mosquées, les fontaines, les jardins, adossée à la haute colline, devait être charmante.

Nous parcourons les rues.

Les autorités civiles ont repris leur poste.

Les services se réorganisent. La gendarmerie s'est réinstallée.

Quelques habitants se montrent.

Quelques figures de femmes, d'enfants paraissent aux fenêtres.

Une femme à sa croisée fait paisiblement du tricot et nous regarde à peine.

Ouvrit tout de même.

Mais la villégiature n'a pas dû être gaie ici durant l'hiver de 1912-1913.

Mixte
Balkaniques Épirotes, Byzance 1912-13

13 novembre. A midi, nous sommes à Hadenkeni où se trouve le généralissime et nous nous informons du point où nous pourrions rejoindre le 2^e régiment de cavalerie auquel est détaché Djemil bey. (jeune lieutenant de cavalerie, fils de Muniz pacha, ancien ambassadeur de Turquie à Paris)

Georges Rémond
(Correspondent de
Guerre de l'Illustration)
Avec les Vaincus.
La Campagne de Thrace
Oct. 1912 - Mai 1913
Paris 1913
2.80-

Dans les wagons, on empile des cholériques et des typhiques. Un grand nombre sont étendus le long de la voie, quelques-uns déjà morts. D'autres arrivent qu'un camarade porte sur le dos ou dans ses bras.

Nous fumons ce lieu abominable et nous nous mettons à courir les villages à la recherche de la cavalerie.

Partout des camps se dissimulent dans le pli des collines

Des forces considérables sont rassemblées là, cinq corps d'armée, à peu près organisés, tout ce que l'Empire turc possède, avec en tête de ses provinces d'Europe et d'Asie. L'Empire turc, vaincu, se défend avec un courage qui représente l'effort ultime d'un peuple vaincu, le dernier rempart entre l'Europe et lui.

AKAΔHMIA AΘHNΩN



Les lignes de Tchataldja sont naturellement formidables, se flanquant l'une l'autre, admirablement disposées pour la défensive.

Les soldats turcs qui les occupent, en d'autres temps, semblent-il, n'en pourraient être chassés.

Mais les canons manquent. Beaucoup sont restés dans les fondrières à Lule-Bourgas, à Viza, à Tchorkou. On comptait se battre devant Sophia et non devant Constantinople. Rien n'a été préparé. Cet effort de la dernière heure peut-il inspirer encore quelque espérance?

Enfin, ces soldats ont été vaincus à plusieurs reprises, et ils sont décimés par les épidémies. Il est vrai qu'on ne peut parler ni raisonner de cette armée comme on ferait d'une autre. Les Turcs n'ont pas de nerfs. Ces fuyards, ces hommes pris de panique sans raison à Kirk-Kilisse, ceux-là mêmes se battaient bravement quelques jours après à Lule-Bourgas; ils feront de même ici. Une armée autre, peut-on croire, se décomposerait au spectacle épouvantable de ces cortèges de morts et de mourants qu'on traîne ou qui se traînent eux-mêmes sur tous les chemins qui vont les avant-postes à Hadenkeni, en proie au choléra et au typhus. Celle-ci, au moins en apparence,

le contemple avec la même apathie, le même silence et la même apathie
qu'elle montrerait peut-être dans la victoire.

Nous courons à la recherche de notre cavalerie.

Enfin, nous la découvrons en avant de la ligne de défense entre
Nakeskent et Ezetin (sic).

Djemil bey me présente aux officiers.---

De la position qu'ils occupent, on aperçoit très distinctement les
Bulgares; le soleil fait briller leurs armes, ils sont éloignés de deux
kilomètres et travaillent à se retrancher.

La cavalerie doit se rendre dans quelques heures en arrière des lignes,
au village de Omarli (sic).

Djemil bey et moi l'y précéderons, désireux de retrouver nos baga-
ges qui, croyons-nous, nous attendent à Hademkeni.

Avant d'y arriver, le cheval de Djemil bey crève de fatigue. Il l'a-
bandonne là. Un cadavre de plus, ça ne fait rien, le pays en est semé,
Cadavres de chevaux. Cadavres d'hommes.

AKAΔHMIΔ

ΑΘΗΝΑΙ

Nous l'avions quittée à un spectacle du spectacle que nous y
avons vu.

Mais comment décrire le défilé, la procession, le convoi d'ago-
nisants qui y circule à présent?

Tout ce qui est tombé malade, tout ce qui est mort dans la journée
remonte maintenant vers la ville. Les chariots vont l'un derrière
l'autre, portant six, huit, dix corps, la tête pendante, les jambes
entrecroisées, quelques-uns agités de spasmes. Et il y en a d'autres
pendant couchés tout de leur long sur un cheval, les bras pendant
de chaque côté du cou de la bête et la tête roulant sur l'encolure,
d'autres qui à en peuvent plus mais ne sont pas tombés encore et
et que des compagnons, que le mal quette, soutiennent, mettant
la main sous leurs bras.

La route est encombrée, le convoi s'arrête, reprend sa marche, très
lente.

De chaque côté, dans le fossé, des cadavres blenis, tordus par les

convulsions, les yeux ouverts, des yeux où il n'y a plus rien. Je suis ce cortège; d'une frêle, passe comme une vision infernale. Il n'y a pas de mots pour dire ni décrire cela. On éprouve ensuite une sorte d'horreur à le faire repasser devant ses yeux.

Il fait nuit, nous arrivons à la gare de Hadenkeni

Ah! je suis las de raconter ces scènes abominables, mais ici cela dépasse l'imagination. Tous les convois de malades ont afflué vers cette gare, les chariots s'y accumulent; on les décharge, on recharge le contenu dans les wagons, on empile ces paquets informes de chair morte en liquéfaction, et sur le bord de la voie, dans le fossé, à côté de soi, on entend le vomissement des malades, qui déchire, qui vide tout leur corps. Assez, n'est-ce pas? Nous avons fui, pensant que nos hommes n'avaient pu rester là.

Djemil se retourne vers moi, et le garçon le plus gai et le plus brave qui soit, mais nous nous regardons: « Ah! mon vieux Rémond me dit-il, pas moyen de rester là devant la guerre, les balles, les obus, les shrapnells, à la vue de tant de sang, ça ne se peut pas. »

AKAHMIA AOHNON

Nous suivons la voie à quatre rails de fer, allant au petit bonheur dans la direction présumée de ce village d'Omarli (sic) où nous devons retrouver la cavalerie.

Nous ne voulons plus penser à ce que nous venons de voir... Nous pataugeons dans des bas-fonds humides. Des sentinelles, gardant la voie ferrée, nous arrêtent.

Sommes-nous enfin à Omarli (sic)?

Nous trouvons des tentes, mais c'est le campement de 3^e régiment de cavalerie et nous sommes avec le 2^e.

Nous entrons dans une petite tente. Un officier y est assis, auquel Djemil me présente. C'est le colonel Yousouf bey, qui, durant toute la campagne, s'est battu en héros. Il a l'air très simple, très modeste, l'expression de la figure est triste, noble et d'une extrême bonté...

Nous repartons dans la nuit.

Après une demi-heure de recherches nous finissons par trouver

les maisons du village d'Omarli (sic) où la cavalerie du 2^e régiment vient d'arriver.

Le village est contaminé. On désinfecte les maisons, tant bien que mal, plus mal que bien assurément.

Enfin, mieux vaut coucher là que sur la terre glacée et couverte d'ordures par le passage des régiments. Les officiers me font une place à côté d'eux, le commandant Irfan Bey s'excuse de ne recevoir si mal.

Tous leurs bagages à eux aussi se sont égarés, arriveront ou ne sait quand.

Un capitaine, Zumer Bey, découvre un peu de riz, une d'œuf, brise des caisses pour en faire du feu et confectionne un pilaf, mais nous nous nourrissons surtout de gousses d'ail; c'est excellent, assure-t-on, contre le choléra.

Et on vient d'enlever des cadavres à l'endroit même où nous allons dormir.

14 novembre. Deux femmes en long robes blanches entrent dans notre maison. Elles viennent se rendre compte si nous avons pu manger les légumes secs qui y sont amoncés, et comme un certain nombre ont été foulés aux pieds, elles réclament à peine le prix.

Le colonel Ibrahim Bey désire vivement obtenir un autre cantonnement moins contaminé que celui-ci. Djemil Munt se rend dans ce but à Ébat-major.

Il revient avec l'ordre, pour toute la brigade, d'aller s'établir à Tchilinguir, au nord de Hadenkeui.

Nous coucherons encore ici ce soir et partirons demain.

Les bagages des officiers sont arrivés.

Le lieutenant Ali Tewfik Bey, fils de l'ambassadeur à Londres, qui vient de retrouver son lit de camp après j'en sais combien de jours, qui doit le désirer, vous pensez à quel point, et qui, de plus, est atteint de dysenterie et très affaibli, tient absolument à me le donner, et, malgré toutes mes dénégations, il me contraint d'accepter.

15 novembre. Nous repassons à Hadenkeui.

Le spectacle est aussi effrayant que celui d'avant-hier.

(amoudou)

est qu'ils tenteront sans doute une attaque sur la droite des Turcs du côté de Derkos, le pays accidenté et boisé se prêtant assez à l'offensive.

Impossible de vivre ainsi sans bagages, sans rien pour me changer, pour me laver, pour faire bouillir mon eau, obligé de me faire servir par les soldats.

Je décide de m'y rendre en compagnie d'un officier qui va chercher l'argent de la solde des troupes, et de revenir ici dans quelques jours.

A dix kilomètres de Tchilinguir mon cheval refusé d'avancer. Il est fini, épuisé. Je le laisse là et promets une livre à un paysan pour qu'il me rapporte ma selle, mes fontes et mon sac. Je grimpe sur une bête de bât et roule là-dessus jusqu'à Stamboul, secoué des pieds à la tête et m'écroulant le derrière sur le bois.

- 8.91

r. 108-

Il en passe des nuées sur ces chemins, de ces charognards accourus de toutes les parties du pays vers les champs de rizaille de Tchataldja, de l'ouest de Stamboul, de l'est de Stamboul, pour y déposer les cadavres des soldats turcs et bulgares, en mangeant un bon morceau de viande avant d'arriver à la grande cure.

A Tchilinguir, je retrouve la brigade de cavalerie indépendante,

Voici ce que me racontent les officiers au sujet des événements des journées de dimanche et lundi:

"Dans la nuit du dimanche 17 novembre, les Bulgares ont attaqué les avant-positions de notre aile droite, profitant du brouillard pour s'approcher, mais ils ont été repoussés à la baïonnette. A 6^h30 du matin, a commencé un violent combat d'artillerie qui a duré toute la journée. L'ennemi a tenté d'avancer sans la protection de ses canons avec une force difficilement appréciable, mais que l'on estime à deux divisions ou deux divisions et demie. C'est entre 10 heures du matin et 3 heures de l'après-midi que la canonnade a été la plus violente

(à continuer)

et que l'attaque de l'infanterie a pris toute son intensité. Cette attaque était dirigée principalement contre les positions de Mahmoudie, et les Bulgares s'avancèrent Ezetin (sic) vers les lignes turques. Deux batteries ennemies amenées dans la plaine se sont tuées et ont été abandonnées, mais sans que nous puissions nous en emparer à cause du feu violent de l'infanterie dissimulée derrière une crête d'où elle dominait la plaine. Le feu de notre artillerie a été très précis et très efficace, autant au moins qu'on puisse en juger de ce côté-ci.

« Nos deux batteries de Mahmoudie, qui étaient le but principal de l'artillerie bulgare et sur lesquelles elle concentrait son feu, n'ont pu être réduites au silence et n'ont pas eu un seul canon démonté.

« Les shrapnels tombaient jusque près du fort de Mahmoud pacha où se trouvaient les attaques militaires.

« En arrière de Mahmoudie une batterie du Creusot, de celles prises aux Serbes avant la déclaration de guerre, a joué un rôle important dans le combat. Le matériel des troupes était excellent, incomparable, on pense de la cavalerie et de l'infanterie, et aux ravages du choléra.

« La canonnade continua dans la nuit du dimanche au lundi. Même brouillard que la veille, à la faveur duquel les Bulgares progressèrent à nouveau contre notre aile droite.

« Au petit jour le général Mahmoud Monkhtar pacha, visitant ses avant-postes de bataille, fut blessé deux fois et laissa un certain temps pour mort sur le champ de bataille.

Le commandant d'état-major Salaheddine bey, blessé en même temps que Mahmoud Monkhtar, m'a fait de cet épisode de la guerre le récit suivant:

« Nous avions, durant toute la journée du dimanche 17, repoussé victorieusement les assauts répétés de l'ennemi, la nuit vint, les avant-postes des deux armées restèrent très proches les uns des autres, se dissimulant dans le terrain coupé et broussaillieux. Le général, sentant la position favorable de l'ennemi fatigué, avait résolu de prendre l'offensive. Vers 4 heures du matin, il m'envoya visiter nos avant-postes, je revins vers 5 heures ayant tout examiné et lui fis mon rapport. Il commanda ses chevaux et me dit: Je veux aller

toutrait par mes propres yeux, parler aux soldats et préparer l'attaque.

« A la pointe de l'aube nous montâmes à cheval. Le brouillard était assez épais. Je guidais le général et lui indiquais chaque point occupé par nos troupes quand, tout à coup, quelques coups de feu éclatèrent tirés dans notre direction. Nous crûmes à une erreur et continuâmes d'avancer. Le feu redoubla.

« A cent cinquante mètres de nous, du fort d'Ileré Tabia où, deux heures auparavant, j'avais laissé les soldats turcs, on tirait sur nous.

« Nous nous précipitâmes au galop, criant: Arrêtez, arrêtez, n'avez-vous pas honte? vous allez tuer le général.

« Et nous nous trouvâmes soudain à trente ou quarante mètres de soldats bulgares et d'officiers. Il y avait là un bataillon.

« A la vue des képis, mes camarades comprirent leur erreur et firent volte-face. Je voulus faire de même, mais mon cheval, sans doute blessé, n'obéit pas à la bride. Je me jetai à terre sous la fusillade, essayant de me dissimuler. En un instant, je reçus trois balles, une dans le bras, une qui traversa la main, une autre dans la jambe. Je demeurai à terre, et ce moment, nos positions voisines furent le théâtre d'un combat acharné. Les Bulgares qui se trouvaient dans les tranchées et en conséquence plus à l'abri par les "shrapnells".

Et un autre officier ajoute ces détails pittoresques:

« Le général tombé à terre restait exposé au feu des deux parties, lorsqu'il vit ramper auprès de lui un soldat turc, sans doute un survivant de l'attaque de la nuit. Il avait conservé son fusil.

« Pose là ton fusil, lui dit Mahmoud Mouktar, et traîne-moi par les pieds jusqu'à ces boissons, là derrière. — Mon pacha, répondit le soldat, si par malheur je perdais mon fusil, je serais puni sûrement, et comment ne permettrais-je de traîner mon général par les pieds? Cela, je ne le puis pas. Mais je vais rester auprès de vous pour vous défendre. Et, comme Mahmoud Mouktar avait perdu son kalpak, indigné sans doute qu'un pacha et bon musulman eût le cuir chevelu sans abri, le soldat voulu lui mettre le sien sur la tête. Mais, comme celui-ci était fort crasseux et pouilleux, Mahmoud Mouktar le rejeta d'un revers de main. Et le soldat se recoucha tranquillement, demeurant étendu auprès de son général et lui roulant des cigarettes qu'il lui passait l'une

Le choléra diminue.

Sur la route je rencontre encore quelques charrettes de morts et de mourants amoncelés les uns sur les autres, mais ce n'est plus l'interminable procession des jours passés.

Les troupes ont repris de l'entrain, et, si l'on peut dire, une certaine bonne humeur. Partout sur les lignes retentit le cri: Padischah tchok yashé.

Enfin les Bulgares ont reculé.

Jeudi, 21. Le colonel commandant la brigade indépendante de cavalerie, Ibrahim Bey, me dit que, des ordres très sévères ayant été donnés au sujet de la présence des correspondants de guerre sur le front, il se voit, à son grand regret, obligé d'en envoyer à l'état-major général où l'on décidera de moi.

On m'y reçoit fort bien et on me permet de demeurer sur le front, à condition que j'accompagne les troupes militaires et que j'habite à Hadenkeim.

Mais ce village est vraiment pas trop intéressant.
Je demande d'aller établir mon campement à trois quarts d'heure de là, dans un village turc, à Sasli Bostan, en compagnie de deux confrères, M. Franz de Jessen, ancien correspondant de l'Illustration à Copenhague, envoyé ici par le journal dans le «Riet», et le major comte Suo Schwerin, correspondant suédois.

Nous sommes les trois seuls journalistes qui demeurions sur le front.

Tout va, petit à petit, s'organisant au camp turc.

Les soldats sont enfin nourris

Les services de santé, à peu près constitués, ont tenté d'enrayer l'épidémie par des moyens moins simplistes que ceux qui consistaient à laisser périr purement et simplement tous les malades même les plus légèrement atteints, même ceux qui avaient simplement la langue un peu chargée, sans leur donner à manger, sans leur donner à boire,

(à suivre)

après l'autre, jusqu'à ce que des tranchées les plus proches viussent d'autres soldats, avec un brancard, qui transportèrent le blessé à l'abri du feu de l'ennemi. »

« Quand à moi, reprend Salaheddine Bey, je demeurai la cinq heures durant, jusqu'à ce que les nôtres, ayant attaqué à la baïonnette, eussent cerné et massacré la bataillon bulgare par lequel nous nous étions si malencontreusement fait fusiller.

« Comment cette erreur et cette confusion étaient-elles advenues ?

« Sans doute ce bataillon s'était avancé de nuit, avait perdu sa liaison avec les autres forces bulgares et, venant donner à l'improviste contre une position turque, avait payé d'audace et attiré celle-ci. Les nôtres, une compagnie de redifs, s'étaient laissés mener ou avaient fui devant les baïonnettes, et sans que nous entendissions ni apprissions rien du combat. »

Au centre et à gauche, le tir d'artillerie continua durant la journée du lundi.

Du côté turc, trois navires de guerre participaient empêchant tout mouvement des Bulgares sur la route qui passe par Bulguk richeméje.

D'ailleurs, sur le secteur gauche, l'offensive est à peu près impossible, à cause de la nature accrocheuse du terrain.

Mardi, 19. Canonade et escarmouches.

On a fait quelques prisonniers qui se plaignent de la faim et disent que l'armée bulgare est, elle aussi, dévêtue par le choléra. semble en effet qu'il n'en puisse être autrement. Les villages occupés aujourd'hui par les Bulgares ont été contaminés par le passage des troupes turques.

Les ravitaillements doivent aussi devenir bien difficiles pour cette armée, dans un pays dévasté, vide de ses habitants.

Mercredi, 20. Du fort de Mahmoud pacha, je vois les shrapnells turcs tomber sur Ezetin (sic) ou sont les Bulgares. Et les shrapnells bulgares se dévaler près de Nakeskeni.

Au centre, quelques avant-positions ennemies sont occupées. Une bataillon fait une attaque à la baïonnette au cours de laquelle une centaine de Bulgares sont tués.

11
sous prétexte que la plupart étaient des fuyards de Kirk-Kilise ou de
Lulé-Bourgas et que Dieu reconnaîtrait bien les siens.

En tout cas, le choléra diminue. Il était temps.

On m'affirme de bonne source qu'il a péri dans ces huit jours plus
de 17.000 hommes.

J'ai raconté bien des détails atroces, mais j'ai passé sous silence les
plus épouvantables. Cela ne peut se dire ni s'écrire, et il vaut mieux
ne pas même le faire repasser dans sa pensée. ---

Je passe la journée au fort de Mahmoud pacha.

Nous regardons tomber les shrapnells. A notre gauche, les
Bulgares ont dû envoyer des patrouilles dans la direction de
Mahmoudié, ~~on~~ dessiner une attaque: une courte fusillade d'-
clate accompagnée du crépitem des mitrailleuses.

Installation à Sasli Bostan, chez les Tartares. Assez honnêtes
gens.

AKAΔHMIA ACHNEN
Les femmes sont incivilles. Les hommes sont jeunes, assez
jeune, suffisamment patriarcal.

Il y a une nuée d'enfants, fort jolis, avec de grands yeux bleus clairs,
mais dont quelques-uns meurent jour et nuit.

Mes chevaux sont à l'abîme. Mes deux hommes partagent ma
chambre, si j'ose exprimer ainsi.

On dit qu'il n'y a pas trop de cholériques dans le village.

Il doit être charmant en été. Des vergers, des jardins potagers,
quelques beaux arbres, un horizon de collines, une source limpide
non éloignée.

Aujourd'hui, c'est moins beau.

Vendredi, 22. Je pars dès le matin pour me rendre au fort de
Mahmoud pacha d'où la vue s'étend sur le champ de bataille
et au delà duquel on ne nous laisse malheureusement passer.

Le commandant des deux batteries de Mahmoudié vient nous
voir et fait apporter quelques shrapnells aux attaches militaires.

En trois jours les Bulgares ont tiré deux mille coups contre
ses batteries qui, bien dissimulées, n'ont pu être réduites au

silence. Il y a eu seulement deux servants tués, l'un d'un éclat de shrapnel, l'autre par l'obus lui-même qui la frappé à la tête.

Vers midi, j'avois deux escadrons de cavalerie poussant une pointe dans la direction d'Ezetin (sic). Ils descendent de Nakeskeni et, comme ils traversent le vallon, l'artillerie bulgare, dont je ne puis déterminer la position, leur envoie une vingtaine de shrapnells bien dirigés; la distance est exactement appréciée, mais les cavaliers prennent le galop et ont déjà passé, perdant seulement deux chevaux.

On parlait hier d'armistice, mais il paraît qu'étant données les conditions inacceptables faites par les Bulgares, annexion pure et simple des pays conquis, la proposition a été rejetée à l'unanimité.

Je me rends au 2^e corps (général Hamdi pacha), où vient d'arriver Fethi bey. -- Il travaille et travaille sans relâche, même la nuit, campé sous une misérable tente, les pieds dans la boue, enveloppé dans une grande couverture, et glacé par ce passage de l'Asie à l'Europe. La fanfaise turcopolitaine a ce pays henné de brumeux, balayé par le vent du nord; et tout de même il ne désespère pas, il ne veut pas croire que la patrie soit perdue. --

Samedi, 23. Canonnade intermittente. Il y a eu cette nuit quelques escarmouches. Des volontaires kurdes ont rapporté une centaine de fusils pris à l'ennemi. Mais l'accalmie est de plus en plus sensible.

Evidemment les Bulgares sentent que sur ces positions
défensives de Tchabalджа, gardées maintenant par une
forte artillerie et par 100.000 hommes, ils risquent de s'
user inutilement.

Ils croyaient trouver devant eux des troupes usées, démoralisées. Mais repoussés à la rude affaire de dimanche, ils semblent ne pas vouloir insister.

(ἀνοδος)

Vont-ils porter maintenant leurs efforts du côté de Gallipoli et prendre à revers les Dardanelles avec l'appui de la flotte grecque?

Leur échec devant Tchataldja est au moins chose certaine.

Il pleut et il fait froid, les malheureux soldats semblent glacés. Ils s'enveloppent, s'enroulent dans tout ce qu'ils peuvent trouver, chiffons autour des jambes, vieilles capotes, capuchons ramené sur les yeux, serre-têtes noués autour des oreilles, et ils demeurent immobiles ou avancent là dedans, gauches, engoncés, avec des ventres, des derrières où des dos monstrueux, des protubérances faites de tout ce qu'ils ont accumulé de hardes pour se préserver du froid; et ils sont gris, couverts du temps, de la terre et du ciel; et leur figure est creusée par la fièvre et la fatigue, par trop de privations depuis quarante jours, couchés dans la boue, sans manger, et battus sans cesse par les canons ennemis.

AKAΔHMIA



AOHNAN

Partout la terre légèrement remuée indique que l'on vient d'enterrer des cholériques.

Mais il y a aussi ceux qui sont morts de-ci, de-là, s'éloignant pour cacher leur mal, cherchant je ne sais quel abri, quelle solitude, quelque refuge, et dont les cadavres, guettés des avant la mort par les chiens féroces, sont demeurés.

Et il y a les innombrables charognes de chevaux.

Et il y a enfin l'innombrable fumier des centaines de millions d'hommes, émigrants, soldats, qui ont passé, campé, vécu, qui ont agonisé là, tous en proie à la colique.

Il y en a autant que de bœufs et c'est là dedans que l'on marche et c'est ce que fait gicler l'essieu des chariots.

Il faut dire, à l'honneur de l'armée turque, que, malgré tout cela, elle s'est trouvée debout pour défendre ses positions durant toute cette semaine, et si bien que les Bulgares ont dû reculer.

On dira qu'ils ont eu peur du choléra, qu'ils n'ont pas donné tout leur effort.

On n'avance pas cependant sans raison ni but pour reculer ensuite.

La vérité, c'est qu'ils croyaient trouver devant eux une armée ancienne physiquement et moralement, et que, contrairement à ce qu'ils attendaient, elle s'était en quelque sorte régénérée, et qu'ils ont dû plier devant elle.

Pour moi qui l'ai vu, c'est un spectacle incroyable, même lorsque l'on sait depuis longtemps que les Turcs sont les hommes du lendemain. Les ouvriers non pas de la dernière heure, mais de la seconde qui va expirer et qu'ils y font quelques prodiges. Après Kirk-Kilise, après Kuld-Bourgas, après Viza, je ne pouvais pas croire à une résistance possible à Tchabalджа, surtout après y être passé moi-même et n'y avoir vu ni troupes, ni tranchées, ni canons, après avoir assisté à la retraite, vu les balles dévaster, abattre les soldats par milliers.

Le général Olmsen, attaché militaire russe, qui a fait des nationalités, doit être sympathique aux Bulgares, dit que, l'ayant vu dans la défaite, il conserve pour le soldat turc la même admiration que par le passé.

Le colonel Maucorps m'invite à dîner dans le coupé du wagon-lit où sont installés les attachés militaires. On vous désinfecte, on vous stérilise à l'entrée, des pieds aux cheveux.

De la fenêtre, je regarde passer un chariot portant des cholériques, tiré par deux gendarmes en tunique bleue. Le chariot s'arrête, une roue s'est brisée; les deux conducteurs regardent, examinent lentement, se consultent; ils tentent une réparation avec des cordes et des ficelles; cela casse au premier pas. Que faire? On se consulte encore, on roule une cigarette; ces embarqués pour la mort ne sont pas pressés en somme! Enfin, l'un des conducteurs les interpelle, il s'est dit: «Je vais faire descendre les moins agonisants et on tâchera d'avancer avec le reste»; il les pousse de la main; je comprends ou je devine ce qu'il dit: «Allons, camarades, la roue est cassée, on ne peut pas tout le temps se promener en voiture, il faut

descendre et donner un petit coup de main. Les autres refusent de rien entendre. Oh! mon Dieu, ils ne refusent pas, ils l'entendent pas et voilà tout. Que faire encore? On refume une cigarette. Je descends photographier le chariot en panne. Le conducteur me regarde sans colère ni étonnement. Son compagnon, ne voulant pas s'asseoir par terre, s'est allongé au milieu des cholériques et, nonchalamment accoudé sur l'épaule de l'un d'eux, fume aussi sa cigarette. Par-dessus les ridelles de la voiture, il y a des bras et des têtes qui pendent ou des manches vides ou des capuchons. Ah! ces mourants ou les attitudes de ceux qui ont tout oublié, tout perdu et qui se sont couchés sans plus de souci d'eux-mêmes ni de ce qui était autour d'eux. Le chariot semble maintenant devoir rester là jusqu'à la venue d'Azraël, s'il s'y risque. Mais l'un des conducteurs essaie de remuer ses voyageurs et tente de les descendre. Il les prend à bras le corps: en voici un descendu couché sur le flanc dans la boue, puis un autre à quatre pattes, un troisième les mains sur ses cuisses et avançant ainsi, traversé de crampes affreuses. Tout de suite ils éprouvent le besoin de se vider, et le conducteur les prend, les soutient accroupis puis leur remet l'archemide dans le pantalon. C'est une légende d'ordonnance qui serre.

AKAHMA

AOHIN

celui-ci ou l'autre. Cela a été pendant une heure. Enfin, on a pu préparer la route, reparter, pour combien de temps? Je ne sais; et le chariot s'est mis à avancer de nouveau, cahotant, jetant les cholériques les uns sur les autres, traîné par ses gamouses patientes, guidé par son conducteur plus patient encore, tous vers une destination marquée depuis longtemps au grand Livre et dont il est inutile de se préoccuper. Sous la pluie et le vent, des malheureux continuent ainsi de passer.

"Regarder, me dit le colonel Mancorp, on dirait, avec leurs capuchons et leurs houppelandes, leurs échines rondes, des Pères Noël qui portent pour cadeau le choléra dans leurs bottes et dans leurs poches. Vo, ils c'est la guerre ~~et~~ une dedos!"

Sasli-Bostan, lundi 25. Mon propriétaire tartare, avec qui j'ai fait amitié et qui vient de temps en temps causer avec moi, trouve que ça ne va pas mal et que le cours suivi par les événements pourrait être pire.

Pour lui, au milieu de l'épidémie, il a senti maître en soi une vocation. Il s'est fait fossoyeur et a enterré exactement ces jours passés 63 cholériques ou autres.

La peine est petite, car on les enfouit si peu que quelques-uns passent encore le bout des pieds ou un bras et, comme un noyé qui s'enfonce, semblent, avant de disparaître, faire un dernier geste d'appel.

(Mon ami Renzo Lario, du "Corriere della Sera", m'affirme avoir vu enterrer des malades qui vivaient encore et les avoir photographiés.)

En revanche, il fouille soigneusement les cadavres, et pas un qui ne lui ait donné au moins une livre, quelquefois deux, trois et jusqu'à quatre.

A ce récit, mon domestique, Alfred Harrison, sujet anglais né à Salonique d'un Grec et d'une Française, ancien bandit en Macédoine demeure pensif; puis il s'excite soudain et déclare: J'aurais mieux fait de venir ici enterrer les cholériques que de suivre un correspondant de guerre pour sept francs par jour.

Je leur représente à tous deux l'air court grand visage à faire un tel métier, mais le grec dit sentencieusement: Oh! il n'y a pas de danger. Valant mieux il ne faut pas leur mettre les doigts dans la bouche, comme on fait avec les chiens.

Vous voyez que tout va bien.

Le choléra diminue. Le choléra s'exprime plus. On peut le regarder en face, le blaguer même, il ne lui reste qu'à décamper. Defait, la décroissance du mal a été extraordinairement rapide. Il a cédé presque subitement. C'est au point qu'on a cru se brouiller en face, non d'une épidémie de choléra, mais seulement de dysentérie mortelle, causée par les fatigues, la faim, les misères et prouvées par tous ces hommes épuisés. Evidemment, le choléra n'a pas fait toutes les victimes; mais il était là présent, indubitablement.

Il fait gris, il pleut, ou plutôt il bruine. Ce n'est pas terre la boue profonde qui englu et absorbe, mais une sorte de patinoire où il est impossible d'avancer. Je tire mon cheval par la bride, nous glissons chacun de notre côté et faisons des merveilles d'équilibre.

Je ne puis aller jusqu'à Mahmoudie.
D'ailleurs, pas un coup de canon.

(ἀνοδοῦται)

Je regarde le défilé des charrettes: culbutes, bousculades, chutes du haut des ponts dans la rivière.

Les longues capotes grises, les capuchons pointus dégoulinent de pluie, le vent pique. Il fait gris sale par terre, au ciel, sur les gens, partout. Et des bataillons manoeuvrent.

Malgré le temps, du choléra, des déroutés passés, l'armée s'est refaite. Les files de soldats, les files de baïonnettes s'alignent malgré le sol qui fond et se dérobe sous les pieds.

Les lignes se meuvent, tournent, voltent, rigides, imposant cette impression de puissance, de force, et comme d'invulnérabilité que donne une troupe d'hommes mue par une seule volonté, obéissant à un ordre unique.

Chaque jour, je me persuade de plus en plus qu'il y a une armée turque, ce dont je doutais depuis le commencement de la campagne, ne l'ayant jamais vue, pas même aperçue.

Partout les tranchées s'accroissent; partout de nouveaux canons sont mis en batterie.

Les Bulgares n'ont dû venir passer ici s'ils n'avaient de nouveau beaucoup de munitions. Les canons turcs ont tiré pendant les jours suivants, qu'une fois faite, reconnaissance offensive. C'est, de toute façon, soit un échec, soit une grave faute. Il fallait passer ou ne rien faire, car ils ont donné en résultant ou plutôt rendu toute sa confiance à l'armée turque.

(C'est seulement par les articles des correspondants de guerre du côté bulgare que les Turcs apprennent l'importance de leur victoire).

26 novembre. Dans la rue du village, devant ma porte, un gamin tartare de cinq ans lutte comme un furieux contre un grand soldat qui a pris dans une meule une brassée de foin pour son cheval ou pour faire son lit. Le gosse hurle, se cramponne, lui donne des coups de pied dans les tibias, lui arrache un peu de foin; aussitôt, il lâche sa prise pour se cramponner de nouveau, et le grand soldat lève la tête, ne regarde avec un air de boeuf battu par un petit pâtre et dit: Allah! Allah! vois quel terrible enfant! Il se décide à abandonner la moitié de la brassée, croyant apaiser son persécuteur. Mais non, celui-ci triomphe et finit par ramener le soldat d'oreille basse jusqu'à la meule où il va déposer le foin dérobé. Là enfin il a un mouvement d'impatience et, en abandonnant son foin, le jette au nez du gamin qui culbute. Mais déjà

il est relevé, a saisi un bâton et le brandit sur la tête du soldat qui s'en retourne penaud et déconfit.

La canonnade s'est tue complètement.

La Signature de l'Armistice.

2 décembre. Apprenant que la signature de l'armistice était proche, je suis parti ce matin de Lp. en compagnie de Paul Erio du Journal, pour ma petite maison de Sasli Bostan (le potager où poussent des jongs). Je vais retrouver mon propriétaire et fossoyeur tartare, ce compère de bonne humeur qui estime la guerre et le choléra de si excellentes affaires.

Route ensoleillée.

Convois de ravitaillements. Les premiers p^rmercantis se décident à sortir de Lp. et à traîner leurs charrettes vers les camps.

Songez qu'à quarante kilomètres d'une si grande ville regorgeant de tous les biens du monde, il était impossible de trouver à acheter un morceau de pain, une bougie, une boîte d'allumettes, un paquet de cigarettes. On pourrait se procurer rien du tout. Cependant, aujourd'hui chacun munit à peu près à sa faim du pain blanc, de la soupe chaude. On a des tentes, des couvertures ou des peaux pour se protéger un peu de l'humidité de la tente.

Et les visages qu'on croise ne sont plus les mêmes. Le pas est allègre, on siffle, on chante, on plaisante. Les yeux ont repris une flamme, on sent que l'estomac se remplit, les entrailles solidifiées.

J'ai voulu passer par Tchilinguir, saluer les officiers de la brigade indépendante de cavalerie.

Je les retrouve dans la petite maison au jardin fleuri de roses, aux bassins d'eau. Un officier joue du piano, j'vois au mur la fameuse gravure en couleur de « La Mère et l'Enfant » d'après Reynolds.

Nous nous sommes attardés et nous voilà pris par la nuit.

Nous cherchons à travers champs, notre village tartare. Lorsque nous voyons des tentes nous nous approchons, appelons les soldats. Ils nous guident un instant, nous remettent sur notre chemin. Vers 9 heures du soir nous arrivons enfin.

Mardi 3 décembre. De chaque côté de la route de Hadenkeni des chiens errants fouillent les charognes des chevaux morts, s'acharnent sur les squelettes, si fort occupés à leur besogne qu'ils ne fuient pas à notre

(à continuer)

approche, la queue rouge, gras entripés comme ils ne furent jamais. D'autres, saouls de viande et de sang, dorment non loin, digérant leur trop riche festin.

Les charrettes des mercantis arrivent et sont prises d'assaut. Grimpé au sommet de sa pacotille, le marchand se débat contre ces gens affolés par la vue de tant de biens qu'ils désirent depuis si longtemps et avides de tout prendre. Ne pouvant les satisfaire tous à la fois, il lève les bras au ciel et implore l'aide de Dieu.

A Hadenkeni les trains regorgent de provisions.

Les miches de pain s'amoncellent sur la voie, on les jette à la pelle hors des wagons.

Des baraquements se construisent.

On installe de puissantes lampes à acétylène.

Les campements environnants ont pris un ordre, une forme.

L'armée turque sera prête à la guerre pour le jour où la paix sera signée.

Nous espérons pouvoir aller jusqu'au lieu où se font les négociations et insistons longuement avec les officiers d'état-major. Mais c'est impossible.

La conférence aura lieu à 5 heures du soir.

On ne peut nous laisser la nuit en attendant des nouvelles des lignes turques. Autrement, nous ne serons rien et ne pourrions prendre de photographies. Nazim pacha nous prie cependant de descendre tout à l'heure de son wagon, et nous fait dire que nous pouvons demeurer ici toute la journée et la nuit jusqu'à son retour. Ainsi serons-nous avertis les premiers, ou de la conclusion de l'armistice, ou de la rupture des négociations. Quelques instants après il descend en effet; je le photographie. Il nous adresse quelques mots aimables et nous permet de nous promener librement sur les lignes. Nous passons une partie de la journée en compagnie des officiers de l'état-major.

Des volontaires égyptiens arrivent précédés de leurs drapeaux et chantant un chant religieux.

Sous la tente de l'état-major entre un grand vieillard à barbe blanche, à très belle figure, de noble expression. Il porte le turban, la grande robe, un fusil en bandoulière, et le bâton du voyageur à la main. Il s'assied, dit son histoire, c'est un musulman bosniaque qui est allé, après l'annexion, vivre dans les environs de Smyrne. Puis au bruit de la guerre, s'en est venu ici combattre et mourir en bon défenseur de l'Islam, en saint (cheïd). Il a 70 ans et a fait la route à pied de C/p. à Hadenkeni.

(à doubler)

A 4^h30 le train, composé de la locomotive, d'un fourgon et d'un wagon-salon, part pour Bakchaïchkeui, lieu des négociations. Les officiers qui sont demeurés là nous donnent l'hospitalité sous leur tente. Tout à coup entre Rehid bey avec qui j'ai vécu au camp de Derne, en Cyrénaïque. Il est arrivé ici depuis quelques jours, accourant à une guerre après une autre, se battant depuis trois ans en Albanie, au Yémen, en Cyrénaïque, ici. Et, comme Fethi bey, il me dit: Ah! mon cher ami, rien n'est perdu encore, il serait temps de recommencer une campagne. Il m'invite, ainsi qu'Erso, à partager son repas. Puis nous retournons sous la tente des officiers. Il fait froid, nous réchauffons nos mains à la flamme d'un brasero. Les heures coulent. --

A 9 heures un sifflement prolongé, aigu, nous avertit du retour du train. Nous sortons de la tente. La nuit est glaciale. En France, tout le monde se précipiterait à l'arrivée de ce train qui apporte une si grande nouvelle. Ici, nous sommes deux Français à nous en soucier.

Nazim pacha descend seul, Rehid pacha et Ali Riza bey ont déjà rentré à C.P. en automobile. Nous le saluons et il nous rend notre salut.

Puis le capitaine Edib bey, de l'État-major, qui arrive lui aussi de Bakchaïchkeui, vient à nous et, avec beaucoup de réticences, consent à nous dire quelques mots. Ah! quelques mots valent bien sur les bords du désert. Nous voudrions le faire entrer sous la tente, mais il s'y refuse. Il buvait une tasse de thé, à plusieurs, autour d'un brasero où se laisse aller à parler. Ici, sous le feu blanc de cette lampe à acétylène fichée au bout d'un piquet, quand nous tremblons de froid, debout sur le talus, il n'y a pas de danger d'endormir trop long.

" Nous nous trouvons au pont de Bakchaïchkeui vers 5 heures moins le quart. Le pont est rompu, on l'a fait sauter à la mélinite. Mais on y peut passer à pied.

" Près de là, il y avait, après la bataille de Tchataldja, beaucoup de cadavres bulgares qui avaient été abandonnés. Nous avons envoyé des corvées pour le faire enterrer.

" Les délégués Bulgares et Grecs étaient arrivés. Ils vinrent négocier dans le wagon turc qui est plus vaste et plus confortable que le leur.

" Presque tout de suite les délégués Grecs se sont retirés.

" Pour nous, on nous avait éloignés du compartiment où se passaient les négociations, afin que nous n'en entendissions pas même un mot. Aussi nous avons rien su. Je ne puis rien vous dire des conditions de l'armistice.

« A 8 heures et quart, le contrat a été signé. Les Grecs s'abstenant et les délégués bulgares, M. Danef, président de la Chambre, le généralissime Savoff, le général Fitcheff, chef d'état-major général, s'engageant au nom des Bulgares, des Serbes et des Monténégrins. Après quoi, on a bu un peu de vin (sic); on n'a pas dîné, et les délégués turcs et bulgares ont porté tour à tour des toasts à la valeur et au courage des deux armées, à la camaraderie qui les unirait dorénavant et qui serait maintenant fondée sur de solides bases. »

Pas plus; cela par petites phrases entrecoupées de nombreux points de suspension, et que nous lui arrachons l'une après l'autre. Etio demande: Mon Capitaine, est-ce que le général Nazim pachà n'est pas un peu plus bavard que vous? C'est l'homme le plus silencieux du monde, nous répond Edib bey.

Il nous serre cordialement la main.

Nous quittons la lumière de la lampe à acétylène et nous nous retrouvons dans l'obscurité. La nuit, mon domestique turc nous guidant sur la route, son cheval blanc nous regagne notre village.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΟΗΝΩΝ

Mardi 4 décembre. Il pleut. Nous partons vers 9 heures. Nos chevaux sont las des journées précédentes; on patouille, on glisse, on enfonce. Pour vouloir trouver une route plus courte, nous nous perdons et faisons double chemin.

- 40

Toujours des charognes et des squelettes de chevaux et des chiens qui les dévorent ou dorment autour, des tombes fraîchement remuées, des nuées d'oiseaux charniers.

Σ. 142

L'armée turque est en meilleures conditions que jamais, solide derrière ses tranchées de Tchataldja.

Σ. 144

Les officiers (un Tiquavian) accompagnent, durant la campagne, l'état-major d'Abdullah pachà, dont (un Tiquavian) l'attaché militaire visitait hier, à l'exclusion et à l'insu de ses collègues, les lignes de Tchataldja.

Σ. 151-4

Après des allées et venues, des marches, pour parler infinis et une première tentative faite en vain pour traverser les lignes turques devant Tchataldja, je suis reparti aujourd'hui à Haden-Keui avec l'intention de me rendre à Andrinople si les Bulgares veulent bien me laisser passer.

Je voyage en compagnie du colonel Djénal bey, qui commande une des divisions du 2^e corps d'armée à Nakeskeni.

C'est un des hommes les plus intelligents que j'ai rencontrés ici, un homme de la trempe de Fethi bey, d'inver, des bons officiers avec qui j'ai vécu en Tripolitaine: fermeté de jugement, activité d'esprit, clarté dans les idées, sens critique, il possède à un haut degré tous ces dons si rares en ce pays. Je lui demande s'il estime la paix prochaine? Il ne la désire pas, juge que l'armée turque est enfin sur pied. «Mais l'offensive est-elle possible contre les formidables retranchements élevés par les Bulgares sur les positions de Tchataldja. Au moment où les mois rigoureux d'hiver vont rendre ce pays sans chemins plus impraticable encore que ces temps derniers?» Il évite de me répondre, mais il me semble qu'il n'en croit rien.

Alors quoi? Les deux armées demeureront-elles là, durant l'éternité, des deux côtés des rives chaotiques du Karason?

Pendant ce temps Andrinople finira par tomber. Les Bulgares demeureront maîtres de ce qui est demeuré effectivement.

La question de la Turquie d'Europe sera en même temps que celle de la Turquie d'Asie, et il n'est pas possible de séparer jusqu'à un certain point ces deux événements, ils sont enchaînés.

À Hadenkeni, effroyable encombres d'hommes, de chevaux, de bagages, de ravitaillements, et dans le plus complet désordre.

Malgré le beau temps on patasse dans deux pieds de boue. Je me fraie difficilement un passage et finis par découvrir un innombrable café plein de soldats où je gare mes affaires, canotines, sacs, confiant en la protection de Dieu pour qu'il ne disparaisse point.

Puis je me mets à la recherche du général Ahmed Abouk pacha qui doit me faire conduire aux lignes bulgares.

Je le trouve ou plutôt son quartier général sans trop de peine. C'est une petite maison propre, à un étage. On m'introduit dans une chambre bien tenue, ornée d'un tapis, d'une table portant un vaporisateur, de grossières peintures à fresque sur le mur représentant les vues de Stamboul et du Bosphore.

Le général entre quelques instants après, de haute taille, un peu voûté, portant la barbe, figure bienveillante aux yeux pétillants d'esprit. Il me serre la main: «Alors, vous voulez aller voir dans une ville assiégée; c'est un grand sacrifice de votre part, car ce ne

sera pas gai là-bas, et cela durera combien de temps? Je réponds que le pire pour moi est de rester à Cpp. à rien faire. — « Eh bien! j'en vais donner des ordres pour qu'un de nos officiers vous conduise aux lignes bulgares, » — « Croyez-vous, mon Général, qu'ils ne laisseront passer? » — « Pourquoi non? » — « En tout cas, il faut voir, je suis prêt à accepter qu'on me mène les yeux bandés à la station d'Andrinople. »

Où coucher? Djeval Bey part pour Nakeskeni la moindre maison regorge de soldats qui s'y entassent les uns sur les autres. La boue est si épaisse, si gluante, qu'on a peine à s'en arracher. Je n'ai vu chose semblable qu'en Abyssinie durant la saison des pluies. Fantassins, cavaliers, charrettes, tout s'enfourme jusqu'aux genoux, aux essieux; impossible d'avancer. Des corvées de soldats, armés de pelles, tâchent d'enlever la plus épaisse aux endroits les plus parcourus, de déblayer et de combler avec les cailloux les fondrières où l'on risque de disparaître. Comme la neige au nord de l'hiver au bord de routes, on voit s'élever ici des montagnes, des murailles de boue, et elle colle aux pieds, aux sabots des chevaux, aux roues des chars, aux vêtements, on la traîne avec soi, sans pouvoir s'en débarrasser.

Σ. 159-160

Quand la guerre a éclaté (l'été 1913) les Turcs s'attendaient à ce que les Bulgares viendraient jusqu'aux portes de Cpp. Lorsque un jour nous vîmes arriver les premiers émigrants fuyant de Kirk-Kilisse. Monsieur, il n'a pas arrêté d'en passer durant plus d'un mois, et ils étaient affamés, et il y avait des femmes derrière les voitures qui tendaient leurs enfants au bout de leurs bras et criaient: « Pitié, pitié, prenez nos enfants, nous ne pouvons plus les nourrir. »

Et ensuite ont commencé d'arriver les soldats, et eux aussi n'ont plus cessé de passer. D'abord ils se montraient très doux et timides. Ils venaient à ma porte: Madame, un peu de pain, nous n'avons pas mangé depuis trois, quatre jours, Madame, nous laissez-vous mourir de faim. Quelquefois je leur apportais un peu de galette ou de salade de haricots; ils se jetaient dessus comme des bêtes.

... C'est alors que commença le choléra. Là sous mes fenêtres, devant la porte, sur toute cette grande place vide qui va jusqu'à la gare, des soldats se couchaient par terre pour mourir. Il y en avait par centaines et tous hurlaient: « Allah et Ana! (ma Mère) » tout le jour, toute la nuit. Et ils demandaient de l'eau chaude secour sans que personne s'occupât d'eux.

" Un matin j'ai trouvé cinq cadavres devant ma porte; ils étaient bleus, contractés par les convulsions, couchés les uns sur les autres. ---

" Nous allions à venions et enjambions les cadavres. ---

" Le train partit chargé de morts et de mourants. ---


" J'entendais décharger et jeter (à San Stefano) sur le talus les malades qui hurlaient. On les abandonnait dans la nuit; beaucoup essayaient de remonter dans les wagons pour y chercher un abri; j'en cramponnais à la porte du fourgon pour les empêcher d'entrer. Cela dura je ne sais combien de temps. --- "

On me met dans un fourgon (тървакарница) du train de réapprovisionnement et nous nous acheminons doucement vers Bakchaichkenci.

A Mahmoud-Pacha la machine reste une heure en panne.

Je risque un coup d'œil hors de mon fourgon, mais le lieutenant qui m'accompagne clôt soigneusement toutes les ouvertures par où je pourrais apercevoir quelque chose.

Enfin vers midi nous sommes à Bakchaichkenci où nos chevaux nous attendent.

AKAΔHMIA  ΑΟΗΝΑΝ
 nous sommes dans une ville où le travail est actif. On travaille activement à les renforcer encore. Partout on remue la terre; partout on entend de longs et épaisses réseaux de fils roncés.

Puis voici les maisons du village de Bakchaichkenci, brûlées, rasées d'avant la bataille, afin qu'elles ne pussent servir d'abri aux Bulgares avançant vers les lignes turques.

Seule la petite mosquée et son minaret sont demeurés debout, mais perforés de toutes parts par les obus. A l'intérieur les grandes lampes, les lustres de verre sont suspendus à leur place, sinon intacts, en dépit de la furieuse canonnade, et déjà les pigeons familiers ont repris leur place accoutumée sur les toits et dans le sanctuaire.

Nous arrivons au pont. Il est rompu juste au milieu, les Turcs l'ayant fait sauter après la retraite. La rivière qui coule au-dessous, le Karason, n'est ni très profonde ni très large, mais le fond en est vaseux et glissant et l'on a peine à s'en débarrasser. J'en fais tout de suite l'expérience. Au beau milieu mon

(ἀνοδος)

cheval perd pied, faible plongeon. Je saute de côté pour éviter d'être pris sous lui et me voilà dans l'eau jusqu'aux épaules. Les soldats turcs m'aident à m'en tirer, ramenant le cheval déjà passé de l'autre côté, je remonte et je traverse cette fois sans encombre, mais les photographies que j'ai faites ont pris avec moi le bain complet.

Du Karason à la colline de Tchataldja c'est la plaine nue sans un arbre, sans un pli de terrain que le resblai du chemin de fer.

Les troupes bulgares qui avançaient là durant les journées du 17^e et du 18^e étaient sacrifiées d'avance.

Aussi n'est-ce pas de ce côté que l'effort principal a été tenté.

À un kilomètre de la colline subsistent les tranchées creusées par elles durant la nuit du 17 au 18.

Près de la voie la terre est creusée en deux points où les corps des soldats turcs, envoyés au moment de l'armistice, ont enterré les morts.

Plusieurs, cependant, sont demeurés là, abominablement déformés, à demi dévorés par les chiens et les oiseaux. Loques où les débris humains ne se distinguent plus des restes d'uniforme qui les enveloppent. L'un est couché sur le nez et n'a plus de jambes, l'autre, la face au ciel, à les mains sanglantes, soit qu'elles aient été mordues par les chiens, soit qu'au moment où il a été frappé il les ait mises sur sa blessure; enfin un autre, — et le cadavre de celui-ci a été certainement mutilé et tourné en dérision par la nature, ni le temps, ni les animaux carnassiers n'outragent de cette façon, — un autre est enterré seulement jusqu'aux aisselles, ses deux bras étendus comme s'il faisait effort pour se tirer son corps de la terre qui l'étreint, tandis que la tête contredit à ce mouvement, abandonnée, renversée en arrière, les lèvres découvrant les dents et noire comme si on l'avait rôtie.

A deux kilomètres de la rivière finissent les territoires turcs marqués de petites drapeaux et à cinq cents mètres au delà, des drapeaux blancs bulgares leur font face.

Nous passons ceux-ci. L'un de nos cavaliers brandit un fanion blanc, car nul n'a droit de vivre entre ces deux limites.

Sur la colline devant nous, qui masque Tchataldja, on voit des soldats bulgares travaillant aux tranchées; leurs silhouettes se découpent nettement sur le ciel.

Nous avançons toujours.

La colline fait un saut en avant, et, au delà, appuyée à la montagne, apparaît Tchataldja à deux kilomètres de nous à peine.

Nul ne nous arrête.

Dans la plaine, du côté d'Ezetin^(sic), personne, point de campements.

Cependant une toile rouge de tente s'aperçoit à un kilomètre environ; des soldats en sortent de tous côtés, semblables à cette distance à des soldats turcs.

AKAΔHMA AOHNN
 Les arrivant près de nous et nous font signe de s'arrêter. Les deux soldats bulgares nous saluent, présentent les armes. Ils parlent turc tous deux et appartiennent l'un au 10^e, l'autre au 25^e régiment d'infanterie. Un autre se rejoint et part à la recherche des officiers. Quelque temps après vient un sous-officier qui nous dit de faire volte-face, de regarder dans la direction d'où nous venons et point du côté de Tchataldja.

Vers 3 heures, un groupe d'officiers descend de la colline voisine. Ils sont quatre, deux capitaines, un sous-lieutenant de réserve et un cadet de l'école militaire. On se serre la main très cordialement; tous parlent assez bien français; l'un enlève son manteau, l'étend sur le talus et nous invite à nous asseoir, dit: Voilà notre canapé; le cadet reste debout, raide, au port d'armes, mais la figure épanouie et comme pleine d'admiration d'assister à cette rencontre cordiale entre officiers turcs et bulgares. On se fait toutes sortes de politesses, le lieutenant turc dit en français à l'un des capitaines bulgares: Votre figure m'est très sympathique et de fait, celui-ci est un Slave blond,

(à traduire)

aux yeux bleus, souriant, avec ce quelque chose de doux et d'enve-
loppant dans l'expression qui ont certains Slaves. Il rit, on se
serre la main encore une fois.

J'explique mon intention d'aller à Andrinople. Je montre la
lettre que j'ai obtenue de l'ambassade de Russie demandant aux
autorités royales bulgares, soit militaires, soit civiles, de me laisser
passer et de m'aider au besoin, une autre lettre pour Chankri
pacha, commandant la place d'Andrinople. Je déclare que je
resterais dans cette ville jusqu'à la fin de la guerre, que j'
accepte de traverser les lignes bulgares les yeux bandés, sans
domestique et avec aussi peu de bagages que possible.

Ils me disent qu'ils ne peuvent me donner de réponse caté-
gorique, mais qu'ils ne pensent pas que leur général fasse d'
objection sérieuse à ma demande. Je suis obligé de revenir demain
au général Savoff, eh, qu'il en décide. Je serai obligé de revenir demain.

AKAΔHMIA

ΑΟΙΗΝΑ

Ils envoient un homme pour me remettre la lettre à Tchakalidjan.
Nous causons de la guerre et de la paix. Ils demandent des nouvelles
font quelques calembours et font de mots pour me montrer qu'ils sont
initiés aux finesses du français.

L'estafette revient; impossible d'avoir une réponse ce soir; «Soyez
ici demain, me disent-ils, à 10 heures, amenez votre domestique et
vos bagages et laissez-les aux premiers drapeau blanc. Aussitôt que
vous aurez en main votre laissez-passer, nous enverrons des soldats
chercher vos bagages et vous dirons comment vous pouvez vous rendre
à Andrinople».

A Bakchaichkeui le train est toujours là.

Mais ne retournera vers Hadenkeui que tard dans la nuit.

Le lieutenant prend sur lui de me faire traverser les lignes turques,
et en deux heures à cheval nous sommes de retour.

Je rends de nouveau visite à Ahmed Abouk pacha et lui raconte
notre journée

«Demain je vous donnerai, me dit-il, trois chevaux pour votre

bagage et votre domestique, et l'escorte que vous aviez ce matin.

« Vous traverserez les lignes mais, peut-être, sera-t-on forcé à deux ou trois passages de vous bander les yeux; ne vous en offensez point. »

Nous causons longuement, le général m'offre une grande boîte de cigarettes pour mon voyage. J'en trouverai peut-être pas d'ici longtemps. Je le remercie de l'avoir logé chez une compatriote. (Médaille d'or à Xadimov)

« Enfin, ajoute-t-il, nous reparlerons de cela après la guerre. Faites bon voyage, saluez Choukri pacha de ma part. »

Il pleut toute la nuit.

Samedi 28. Le ciel s'est dégagé, mais l'effroyable bombardement de quelques choses d'inexprimable par aucun mot humain.

A 8 heures nous chargeons les chevaux et partons en compagnie du lieutenant Nebil Chakir bey.

Les fondrières alternent avec les pâturages.

Au passage du Karason, il y a un tour de tomber dans l'eau avec son cheval, mais, plus habile qu'un cheval, il s'en tire. **AKAΔHMIA** **AOHNNON**

Nous sommes à 11 h 30 au rendez-vous. Personne. Deux soldats bulgares arrivent, nous font signe de faire volte-face et se rangent de chaque côté de la voie baïonnette au canon. Nous attendons jusqu'à 2 heures sans voir personne. Viennent alors un officier. Il parle à peine quelques mots de français, mais nous explique cependant qu'il va aller s'informer de notre affaire à Tchataldja auprès du général. 4 heures, la nuit tombe, il faut nous en aller; nous décidons de remettre un mot aux soldats, avertissant le quartier général que nous reviendrons demain à la même heure. Au moment où nous allons partir, l'officier retourne enfin. « J'excuse, me dit-il en mauvais français, mais impossible » et il me remet la lettre de l'ambassade de Russie...

Nous rentrons.

La boue, la boue encore, mortelle aux hommes chauds animaux. Transportant les épidémies, l'air humide chargé de fièvre.

Le long d'une route assez rude qui va d'une source où l'on vient chercher l'eau pour la transporter aux campements, je compte sur une distance de quatre cents mètres, vingt-deux cadavres de chevaux en putréfaction. ...

- 2.172

2.176

9 Janvier Après que tout le monde a cru à la paix, nous nous sommes aujourd'hui de nouveau à la guerre. Il peut sembler curieux que la Bulgarie dont les pertes en hommes ont été si grandes, veuille risquer de tout remettre en jeu sur la question d'Andrinople. Mais ces Bulgares sont gens entêtés, sûrs de leur affaire, animés d'une foi invincible. Ils ne doutent pas, assurent-ils, d'arriver cette fois à C.P. Cet entêtement, cette confiance, cette volonté ... je les lisais de même sur les visages des officiers rencontrés aux lignes de Tchataldja. Cependant ils avaient une semblable assurance à la veille du 17 novembre et si vive et si convaincante qu'elle avait gagné les correspondants de guerre qui se trouvaient dans leur camp même.

AKAAHMIA

AOHNON

Oris n'ont point passé chez les Bulgares coûte cher, tandis que les Turcs bien à l'abri derrière leurs positions, ont peu ou point souffert. Ces positions de Tchataldja sont aujourd'hui infiniment plus solides qu'elles n'étaient durant la semaine du 17 au 24.

Que faudrait-il donc sacrifier pour les conquérir si on les conquiert jamais?

Il y a là maintenant près de 140.000 hommes formidablement retranchés.

D'autre part les Turcs concentrent de nouvelles troupes sur le littoral asiatique. Il y aurait 20.000 hommes à Ismidt, autant à Mondania, autant à Panderma.

Les troupes seraient, paraît-il, destinées à un débarquement qui s'opérerait sous la protection des navires de guerre au sud-ouest de Rodosto.

En même temps, que cette armée prendrait pied sur la côte d'Europe, les deux divisions (40.000 hommes) qui se trouvent en avant de Gallipoli sur les lignes de Boulair, appuieraient le mouvement des troupes de débarquement et, refoulant les Bulgares, viendraient prendre à revers l'armée de Tchataldja.

~~En même temps~~

Un autre corps, composé de troupes d'Asie, débarquerait à Midia sur la Mer Noire et agirait lui aussi de ce côté sur les derrières de l'armée bulgare.

On prétend que ce corps de débarquement serait confié à Enver bey, Fethi bey commande à Gallipoli sous les ordres de Fakri pacha (2^e corps).

Deux divisions au moins pourraient être distrait des lignes de Tchataldja pour renforcer les troupes d'Asie débarquant au sud-ouest de Rodosto ou à Midia.

Il va sans dire qu'un tel ensemble d'opérations exige un doigté, un tact, une précision dont les Turcs n'ont jamais montrés capables. Dans ils n'ont point d'idée, et que ce beau plan offensif pourrait conduire à la déroute définitive et sans remède cette fois. Mais il semble bien ici que les jeunes Turcs, les jeunes officiers, ceux qui se sont distingués au Yémen, en Arabie, en Tripolitaine, veillent risquer cette dernière manœuvre de l'Empire, et jurer, quitte au double une dernière fois, qu'ils risquent. Ils sont au point où dévorés un peu plutôt, un peu tard, il faut bien le dire, ils ont vu, ils ont senti, ils ont compris, ils ont peur, et se payer au moins la satisfaction d'entamer la peau de l'adversaire. Telle est la situation.

Des deux côtés un très fort parti décidé à la guerre et qui a dépassé le point de vue des considérations propre à le retenir.

Le désir et la volonté de la paix chez la plupart des grandes puissances, le lieu où se traitent les négociations, le fait que des négociateurs, discutant ensemble depuis un mois, sont quelque peu de même avis en dépit qu'ils en aient, l'exporteront-ils sur l'enlèvement que les autres mettent à vouloir se battre? On le saura, je pense, dans peu de jours...

Le ministre des Affaires étrangères, Noradounghian effendi, disait hier à Paul Erio, d'un journal: Si Andrinople continue de résister, nous ferons la guerre pour la délivrer. Si elle est prise, nous ferons encore la guerre pour la reprendre. Et, ajoute Erio, il ne bluffait pas. - - -

(အလံသင်္ကေတ)

2.215-6 Le lieutenant Ali Nouri Tewfik, fils de Tewfik pacha, ambassadeur à Londres, qui a des attaches dans les deux partis est mieux placé que quiconque pour juger impartialement des événements, ni assure que la mort de Nazim pacha ne produira aucun soulèvement dans l'armée. On y attribuait au général en chef une bonne part de responsabilité dans les désastres de la campagne. On ne lui pardonnait pas sa mollesse lors des négociations de Bakchaichkeui. Et d'avoir laissé le ravitaillement de l'armée bulgare par Andrinople sans exiger en compensation le ravitaillement de la ville assiégée. Enfin il avait cherché à démoraliser l'armée en assurant en toute occasion et à tout venant que l'offensive était impossible, que la guerre ne pouvait être continuée et qu'il fallait traiter.

2.219 Un officier supérieur allemand me dit qu'il considère une campagne offensive, à cette époque, étant donné le manque de routes, de chevaux, l'état du terrain, l'absence de service d'intendance, comme insensée.

2.222 L'attaque des positions de Tchataldja est impossible. L'offensive par Gallipoli est une folie pour le moment. L'armistice est prolongé, et les hostilités, par ordre du général Savoff, doivent reprendre à 7 heures du soir, lundi.

2.223 Le soir de la remise de la réponse aux Puissances, je voyais arriver au Cercle oriental, à 7 heures, l'un des ministres; il en sortait à 2 heures du matin, n'ayant pas cessé, après manger et boire, de jouer au poker. Ainsi faisait Nazim pacha lors de la déclaration de guerre. Ainsi vivait-il à Tchataldja dormant et mangeant pacifiquement dans son wagon-salon, et se désintéressant du reste. Qu'attendre de tels hommes, qui attendent d'un tel pays?

2.226 Lundi 3 février, 7 heures du soir. Reprise des hostilités. Il n'est permis ni aux correspondants de guerre, ni aux attachés militaires de descendre sur le théâtre des opérations...

L'Armée de Tchataldja.

13 février. Sur demande (pas Djemal bey) et sur celle d'Enver, j'ai été définitivement admis à suivre les opérations de l'armée de l'est. Un officier le capitaine Alid bey, est chargé de me conduire à Hademkeui.

On a ajouté au long train de marchandises un wagon de voyageurs où nous prenons place en compagnie de quelques officiers.

Le temps, très beau depuis quelques jours, a soudain changé, des rafales de pluie et de neige battent aux vitres de notre wagon et nous arrivons à Hademkeui au jour, un jour si gris, si sombre, qu'il se distingue à peine de la nuit, et par la tempête.

Le généralissime habite dans un train spécial qui stationne devant la gare.

Le capitaine Rechid bey, fils du maréchal Fuad, m'offre asile dans son compartiment. Il a repris le poste d'officier d'ordonnance d'Izzet pacha qu'il occupait auparavant de celui-ci durant la campagne de Yemeh.

Un homme à la fois si présent et si absent, si vaillant, si puissant, à l'expression ouverte, aux traits si fins qu'ils ne cachent rien, le corps est comme un bloc, mais on sent qu'il est plein de vie, tout l'ensemble respire de force, de confiance en soi, une surabondante vitalité.

C'est, me dit Rechid bey, un malheur irréparable pour notre patrie qu'un tel homme ait été absent au début de la campagne; toutes les fautes que l'on a commises, il les eût évitées, le plan des Bulgares, il avait deviné; maintenant tout notre espoir repose sur lui.

La permission m'est donnée de parcourir les lignes, de suivre les opérations avec tel ou tel corps, selon qu'il me plaira mieux. On me fournira des chevaux et un officier me guidera.

L'armée turque a profité du beau temps de ces derniers jours pour occuper les positions abandonnées par les Bulgares qui, sans doute, se concentrent en arrière pour faire face à un

(à suivre)

débarquement possible des Turcs du côté de Rodosto.

Ses avant-gardes avaient atteint hier, du nord au sud de la presqu'île, Ormanli, Sofas, Kalfakent, Akalan, Indjehiz, Kadikenü.

Elles auraient devant elles deux divisions bulgares.

Il pleut et il neige en même temps. Les rafales de vent secouent les toiles des tentes, traversent les planches mal jointes des hangars, des baraquements où les soldats se sont entassés.

Depuis quatre mois qu'ils vivent à demi ensevelis dans la boue, imbibés de pluie, ayant perdu l'habitude de voir leurs pieds et de se sentir le poil sec, ils semblent s'y être accoutumés, tant la matière humaine est éminemment plastique.

Il est vrai qu'ils sont maintenant nourris, qu'ils ont de la soupe chaude, de la viande, ce qu'un tel ordinaire peut passer pour extravagant aux yeux de ceux qui ont vu aux ventres des soldats faméliques de Lule-Bourgas.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΟΗΝΩΝ



La discipline physique est si rigoureuse que les jours derniers, medit un docteur, le pourcentage de la mortalité n'est pas plus élevé qu'il n'est d'habitude dans les casernes.

Vendredi, 14 février. Je rends visite au général Ahmed Abouk pacha, commandant d'armée de Tchataldja. Tcherkess d'origine comme Nazim pacha.

2.246

Dimanche 16 février. Il a gelé la nuit; la neige a remplacé la boue.

Nous en profitons pour partir dès le matin pour Tchataldja.

La bise du nord coupe les lèvres, gèle les mains sur les brides et les pieds sur le fer des étriers. La route est encombrée de voitures, de chariots à boeufs portant munitions et vivres, des soldats allant et venant, une file de voiture amène les avant-postes et des campements éloignés les malades que l'on évacue sur les hôpitaux de Croissant Rouge et de San-Stéfano.

Quand je pense au sinistre convoi des cholériques, aux spectres bleus en procession des journées de novembre, ceux-ci font presque plaisir à voir: voilà de bonnes trognes rassurantes de malades

de droit commun, blessés, rhumatisants, enrhumés, catarrheux; on peut les regarder, les frôler, les toucher sans prendre peur.

Les chevaux patinent sur la terre gelée, trébuchent dans la boue durcie; nous suivons la voie du chemin de fer, puis traversons les lignes successives de défense. On a prodigieusement travaillé depuis un mois: tranchées, fils de fer, abris pour l'artillerie, tout cela se développe, s'entremêle, en un réseau qu'aucun ennemi, si sagace et si entreprenant soit-il, ne débrouillera à coup sûr. Quel dommage qu'il y ait renoncé.

Maintenant c'est aux Turcs d'en sortir, et de faire traverser de nouveau à leurs troupes les mardages du Karason où s'enlissent hommes, chevaux, canons, munitions et vivres.

Lentement, méthodiquement, ne se risquant plus à l'impudente offensive du début de la guerre, ils avancent, reconstruisant à mesure la ligne du chemin de fer, les chaussées, les ponts détruits par les Bulgares dans leur retraite.

Je repasse, sur un pont cette fois, le Karason. Les eaux roulent profondes et jaunes. Toute la plaine est inondée à deux lieues. AKADHMA ACHINN
convertie d'une légende touchante.

Au delà, nous suivons de nouveau la voie du chemin de fer.

Les pluies violentes ont raviné les talus, découvert les cadavres bulgares ensevelis lors de l'armistice; ils gisent là, dévorés à demi, informes. L'un cependant demeure à peu présentier, recouvert d'eau; la figure en bouillie n'a plus d'expression, mais une main est restée intacte, fermée n'ayant plus rien à dire, petite, sans doute amincie par le froid, livide et comme transparente.

Voici le point où je fus accueilli par les officiers bulgares.

Des Turcs y travaillent à rétablir un pont démoli par l'ennemi.

Un train s'avance jusque-là, apportant les matériaux, les ouvriers, le personnel du génie.

Sur cette plaine que j'avais vue silencieuse, sinistre, entre les deux armées, marquée de petits drapeaux rouges et blancs signalant les frontières qu'il ne fallait pas franchir, habitée seulement par quelques centaines de cadavres, et par les charon-

guards, chiens et corbeaux, tout s'agite maintenant, tout s'efforce pour la marche en avant.

Au loin, de-ci de-là, partout, des files de petits hommes se dépêchent comme ils peuvent, penchés en avant, luttant avec les épaules autant qu'avec les pieds. Des chevaux sous leurs cavaliers donnent de forts coups de reins, avançant par secousses.

Quels beaux dessins, quels tableaux rapporterait ici un peintre ayant à la fois les sens du pittoresque et du grand style: cet horizon infini de plaine et de grands mouvements de collines, cette terre comprimée sous un ciel bas où roulent les uns sur les autres, charriés par le vent du nord, les gros nuages de tempête, et de bourrasque venus de la Mer Noire.

Et, dans ce vaste décor, ce spectacle de guerre pauvre, ces soldats caparaçonnés de boue jusqu'au visage, ayant la couleur du ciel et de la terre, ces bonshommes gâchés et ces pères Noël dérisoires sous leur capuchon pointu, se lamentant dans leurs loques, et se désolant de ne jamais apercevoir leurs pieds, ces ca-
 AKAHMIA AOHNNON
 talus, ce régiment qui se déplace péniblement dans le marécage et déplace lentement ses anneaux comme un serpent indigéré, ses ouvriers assis en rond, les fesses dans l'eau, qui se chauffent autour d'un feu de bois allumé je ne sais comment et portent maladroitement à leur bouche avec leurs mains engourdies un gros quignon de pain où ils mordent à même, quelle toile de misère, quel fond grandiose, quelle quantité de détails grotesques ou magnifiques, quelle unité dans la couleur, la composition, le mouvement.

Et pourquoi tout cela, pour quel bénéfice tant de morts, tant de souffrance, tant d'efforts? Qu'en retirera cette terre je ne sais combien de fois ravagée par les deux armées? Qu'y gagneront ces hommes qui sont là auprès de moi et dont toute la volonté est tendue à un seul but: poursuivre, atteindre l'ennemi, tâcher d'être enfin vainqueurs? Et enfin et surtout, pourquoi ont combattu ceux qui sont là couchés et ne finissent pas de pourrir dans ces bouses de la plaine inondée du Karasou?

Le pont de pierre sur la route de Tchabaldja est déjà réparé. 2.251
Celui du chemin de fer sera terminé demain.

Nous arrivons à la ville.

Du quartier musulman pas une maison n'est restée debout. Avant de se retirer, les Bulgares ont tout incendié, détruit systématiquement. La destruction s'arrête géométriquement aux premières maisons grecques et bulgares....

Je songe aux premières pages de Candide, aux guerres des Abares et des Bulgares, aux habitants des villes prises et reprises par les deux armées, violés par ceux-ci, réquisitionnés par ceux-là, incendiés passés au fil de l'épée....

Le soir tombe.

Il nous faut regagner Hadenkeni

Nous croisons une batterie d'artillerie montant la rude côte qui va à Tchabaldja.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

Un régiment d'infanterie, on pousse aux roues, on s'attache à des cordes. Les conducteurs crient, excitent les chevaux, frappent du fouet; inutile, tout l'effort des hommes et des bêtes glisse sur place.

Mon compagnon, le capitaine Rechid bey, saute de son cheval, enfonce la bride à son ordonnance, enfourche une des bêtes d'attelage et prend le commandement. En un quart d'heure il arrive à désembourber la pièce et à la mener au sommet de la côte.

17 février. Il neige, la terre semble tout près du ciel blanc, puis le vent tourne au sud, tout fond, tout se décompose en une inexprimable marécage.

Boue, pluie, hiver choléra, ce pays de Hadenkeni est celui où j'ai vu sans cesse les plus laides choses du monde et les plus tristes.

22 février. Les services de l'arrière, si parfaitement négligés durant la première partie de la guerre, ont été complètement réorganisés par le colonel Djemal bey et par Ismaïl Hakkî pacha, qu'une blessure ^{après la bataille} reçue au ~~tém~~ ^{à la cuisse} a dû être amputé d'une jambe, empêche de se rendre sur le champ de bataille.

Chaque jour mille hommes de troupes fraîches sont dirigés sur les lignes de Tchataldja, recrues et volontaires.

Auparavant, ils passent quinze jours à Cyp. pour y être équipés et recevoir un commencement indispensable d'instruction.

Depuis près de trois semaines ces envois d'hommes sont quotidiens, et peuvent continuer indéfiniment.

Les convois chargés de vivres arrivent régulièrement.

Il y a même surabondance, car on a construit des fours à Hadenkeui, où l'armée fait elle-même son pain. Ces derniers jours elle refusait les envois de Cyp.

La seule crainte qu'on puisse avoir, c'est que la ligne ferée se trouve coupée par le mauvais temps.

Il deviendrait alors assez difficile de ravitailler les avant-gardes de l'armée qui ont avancé au delà de Tchataldja jusqu'en vue de la station de Kabatchakewi (sic).

Les soldats mangent chaque jour une nourriture chaude. Soupe le matin, raba le soir, haricots, riz et lentilles. Deux fois par semaine ils ont de la viande fraîche, et deux fois de la viande conservée de la graisse. Ils reçoivent également du bois et du charbon pour faire du feu.

Ils se trouvent suffisamment à l'abri du mauvais temps dans des baraques de planches recouvertes de papier goudronné.

Sur d'autres points ils ont creusé de grandes fosses fermées par des toiles imperméables.

Ceux qui sont aux avant-postes sont remplacés quotidiennement; ils vivent sous la tente, et quant aux soldats qui occupent les tranchées ou aux sentinelles, ils sont relevés de deux en deux heures.

Nous mangeons avec les officiers.

Leur popote est installée sous une grande tente et non sans un certain confort. Les soldats ont arrangé des fleurs sur la table, grands pots remplis de perçeneige, de branches de houx; des feuillages s'enroulent aux mâts. Soupe, viande en ragoût, pilaf, pâtisserie, le repas est abondant.

Je remarque un fois de plus l'extrême amabilité que tous nous témoignent, et aussi l'empressement et la servabilité des soldats. Comme me le disait le commandant Nadji bey, c'est vraiment un brave et bon peuple, injustement calomnié.

Dimanche, 23 février. Tempête de neige avec vent furieux qui rend tout mouvement impossible.

Les soldats sont terrés.

On n'aperçoit que la campagne nue, livide, parcourue par l'ouragan.

Cela continue tout le jour, la nuit et la journée du lundi 24.

Il y en a maintenant pour trois semaines ou un mois avant qu'une grande bataille puisse être livrée.

La situation est la même à Boulair.

Les Turcs estiment avoir devant eux deux divisions bulgares restées en arrière-garde, trois autres seraient à Tchorlou. Il y aurait trois divisions devant Galligratia et quatre dont deux divisions seraient devant Andonopole.

1 Mars. J'ai fait cinquante kilomètres environ de Hadenkui à Buyuk-Tchekmetje et de là à Galligratia (sic), Tchataldja et retour à Hadenkui par Batchaichkui, à travers d'innombrables marécages et bourbiers d'où je croyais parfois que nous ne retirerions pas nos chevaux, et accompagnés, à partir de 4 heures du soir, par la pluie torrentielle.

Vraiment, j'en ai pas le courage de recommencer, pour la N^e fois, la description de la boue. J'ai épuisé ma liste des synonymes à ce sujet: boue, marécages, pluie, de l'eau dessus, de l'eau dessous, il me semble que je suis devenu canard sauvage.

Rechid bey et moi nous trouvions heureusement au retour des couvertures dans lesquelles nous nous roulions pour toute la nuit, en attendant, d'ailleurs vainement, que nos vêtements eussent séché.

Puis la neige recommencé, apportée par tourbillons, redoublée par le vent. On ne voyait rien à dix mètres de soi.

(ἀνοχούτι)

Elle doit atteindre, sur les points où elle s'est accumulée, plusieurs mètres de hauteur, et, en pleine et dans les lieux abrités du vent, quarante centimètres environ.

Nul changement aux avant-postes.

Les malheureux soldats souffrent naturellement beaucoup de cette température.

Les derniers ouragans étaient d'une telle violence qu'il était impossible d'empêcher l'eau de pénétrer dans les baraques-ments.

Et par un tel temps les ravitaillements deviennent aussi très difficiles.

J'ai vu porter d'un point à un autre des marmites de soupe qui, durant le trajet, s'emplissaient d'eau.

Des hommes surpris par la tourmente sont morts gelés sur place.

Aussi la distance gagnée sur les anciennes positions demeure de quinze à vingt kilomètres.

AKAAHMIA

AOHNON

Mais derrière ces avant-postes le gros, profitant de quelques journées de beau temps, a avancé quelque peu, particulièrement à l'aile gauche, où le corps d'Hassan Bey et pachà était en train de passer de l'autre côté du pont de Buyuk-Tchekmedje lorsque, de nouveau la pluie a empêché que ce mouvement fût complètement et définitivement effectué.

Samedi j'ai trouvé la brigade de cavalerie indépendante, que j'avais accompagnée au moment de la bataille de Tchataldja, installée à Kalligratia.

Entre ce point et Tchataldja il y a une chaussée, assez bonne jusqu'à mi-route, puis très défoncée par le passage de l'artillerie, et coupée par les tranchées bulgares, tranchées pour l'infanterie, tranchées pour l'artillerie.

C'est incroyable quelle quantité de terre ils ont remuée en cet endroit.

Ces tranchées ont été prises par les Turcs dans les journées qui ont suivi l'armistice et ils s'en sont servis à leur tour contre les Bulgares.

Comme nous passons là, nous entendons deux heures durant le canon au delà de Tchataldja, dans la direction d'Elbasan. Impossible de nous y rendre, nous serions arrivés à la nuit tombée. Autant plus, rien de grave, je pense. Les artilleurs, las de leur inaction, se débrailent quelques peules musclés. --

Lundi 3 mars. Les bruits de paix ont pris soudain consistance, et le Gouvernement a fait entendre, sans le dire crânement, mais c'est tout comme, qu'il abandonnait Andrinople, s'en remettait à la décision des puissances, acceptait comme frontière la ligne Midia-Enos.

Mais qu'en vont dire maintenant les Bulgares?

Et que vont dire cette demi-douzaine d'hommes de coeur qui, ayant fait la révolution sur la question d'Andrinople, estimeront sans doute que, si l'on cède aujourd'hui aux mêmes conditions que le ~~premier~~ précédent gouvernement, le sang de Nazim et de Tewfik leur reste sur les mains. Et que diront encore ces soldats et tout ce peuple à qui l'on a demandé, en pure perte, tant de sacrifices inutiles? - 261

Positions Conquises par les Turcs à l'Est de Thrace.  286

11 Mars. Le généralissime Izzet pacha nous reçoit à sa table, de Penennun et moi.

Autour de lui se trouvent Pettef pacha, Zyapacha, Hadi pacha, le colonel Ali Riza, le commandant Nadji Bey.

Conversation en français, naturellement, et dans un français si aisé, si nuancé, qu'on a quelque peine à se croire si loin de France, en pleine campagne de Thrace. Conversation sans réticence. Il est évident qu'on nous témoigne non seulement de la confiance, mais encore de l'amitié.

"L'Illustration" m'a baptisé, me dit Izzet pacha, faisant allusion à mes précédents articles. Dans toute l'armée turque et de par le monde, on ne appellera plus désormais que le général "le bloc". Voyons! j'en suis pourtant pas aussi gros qu'Izzet Fuad pacha, commandant de la cavalerie légère. Et c'est vrai! Dans le mouvement, le port, l'attitude, Izzet pacha a j'en sais quoi de robuste, d'énergique, de volontaire

(à nous dire)

qui exclut l'idée de graisse; c'est une forte charpente, une puissante ossature, mais non pas surchargée et alourdie.

Sortis de table, de Penenrum me dit: «... Les Bulgares sont des loups maigres, grinçant des dents de haine et d'appétit si l'on vient à parler de Turcs...»

12 mars. Le généralissime nous a donné, à de Penenrum et à moi, une de ses automobiles pour nous conduire jusqu'à Yassiviran, quartier général de Mahmoud pachà Tchourouk Soutou, commandant de l'aile droite.

Nous voici parcourant la route militaire qui se déroule le long des collines desservant les ouvrages fortifiés des lignes de Hadenkeii. Flot descendant, flot montant, toute une fourmilière s'y presse. Elle serpente à l'infini, cette route blanche, se détachant sur le flanc des collines boueuses, noires et dépourvues, comme un ruban qui y aurait été posé d'un seul coup et d'un bout à l'autre, avec la main; et dans l'air limpide, le figé, de cette matinée de fin d'hiver je vois par le détail tout les petits personnages qui la parcourent...

AKAAHMIA AOHNN

Les chameaux pacifiques, attachés à la file et que guide un petit âne bien plus philosophe encore, se jettent les uns dans les autres, barrent le passage et, à notre approche, grognent, hirsutes et rébarbatifs. Bien rares sont ceux qui conservent un peu de latence et de la dignité convenables à des bêtes qui ont vu l'Asie et l'Europe et frôle tant de choses plus mystérieuses qu'une automobile. Seul le petit âne ne se trouble pas; il s'arrête, cramponné sur ses quatre pattes, avec, dans les yeux, la ferme résolution d'attendre que le tumulte soit passé. Les autres continuent de se tressailler, jettent bas leurs charges, glissent dans le fossé, s'enlissent dans la boue.

La longue caravane défilée, nous voici au milieu des voitures, des cavaliers, des piétons, des chariots de munitions, traînés par leurs gamouses aux formes préhistoriques, aux yeux trop bons pour avoir jamais regardé les choses de ce monde; ces vaches gamouses ne deviendront à coup sûr jamais enrégées, et elles avancent si doucement et avec un tel air de résignation qu'il semble que ce soit pour l'éternité.

Pourtant, lorsque nous les effleurons, à tant de bruit, de souffles entre-coups, de pétarades, elles tordent tout de même un peu d'échine comme au passage d'un monstre inconnu; et leurs conducteurs ont les mêmes yeux qu'elles.

Puis des voitures de toute espèce, réquisitionnées par tout, chars à bancs ou berlins, peintes en couleurs vives avec des fleurs, des paysages, voitures telles qu'on en voit encore sur la côte d'Asie, y transportant des harem de petites ou grosses femmes fagotées dans leurs tcharchafs, et qui, maintenant, ici, emmènent vers Hadenkeu les blessés et les malades, convois de vivres, ânes, chevaux, mulets de bât, cavaliers, soldats de pieds, équipes d'ouvriers chargées de pelles et de pioches.

Tout cela fait place, mais hésite à quitter la route en dehors de laquelle ne demeure que la plaine de Bone qui commence à peine de sécher. Ils sont contents de sentir le sol résistant sous eux, une terre qui se laisse enfoncer pas jusqu'au genou, où la jambe n'enfonçait pas jusqu'au pied, où le pied rebondit élastique. C'est la bonne terre, celle qui fait pousser les raves et les hommes au moins autant fait pour les porter que pour les englober, et qui, depuis tant de mois, s'en va en pourriture et en liquéfaction.

Nous passons cependant.

Il y a quelque désordre et confusion, mais cela s'arrange sans bataille, sans coups, même pour les bêtes.

Les hommes saluent, regardant un peu et boude, sourient.

Nous trouvons à Yassivizan le général Mahmoud pacha Tchourouk Soulou. C'est un homme de soixante ans, portant lunettes d'or, au poil blanc, à la figure souriante, ayant tout l'air d'un professeur tudesque d'astronomie, aimable, tranquille, bienveillant, avec je ne sais quoi aussi d'énergique et d'immobile dans les traits. Il est, durant la guerre, non seulement un brave soldat, mais un excellent général. Mahmoud pacha est un stoïcien. Il aime à vivre dange-reusement. Il ne boit pas d'alcool, ne fume pas, ne se chauffe pas en hiver.

(àuxoudri)

Un ordre parfait règne dans les campements.

Les emplacements sont bien choisis. Les tentes bien groupées. Pas un chariot, pas un caisson ne dépasse l'alignement. Des rigoles sont creusées pour l'écoulement des eaux. Nul soldat ne demeure inactif.

Naturellement, capotes, jambières, kalpachs, béchliks, se ressentent de la campagne et des outrages de l'hiver. Mais partout où il y a un ruisseau, on lave, on lessive avec frénésie chemises, caleçons, chaussettes. Au premier rayon de soleil, tous les dessous de l'armée turque sèchent sur les buissons.

On nous a tout montré: emplacements de l'artillerie de campagne et de la grosse artillerie, ouvrages permanents ou semi-permanents, tout, jusqu'au plus petit détail. Les officiers nous guident fiévreusement de nous faire voir comme ils ont bien travaillé. De fait, on y a mis de la coquetterie, fait des fioritures, raffiné sur l'architecture des tranchées, la protection des pièces d'artillerie, la façon de les camoufler.

AKAHMIA AOHNNEN
 Les positions de l'ennemi sont si bien choisies qu'elles sont comme impenetrables, à moins que par un siège en règle comme celui d'Andrinople.

Nous franchissons les dernières tranchées et le réseau des fils ranceux.

Au-dessous de nous, s'étend la haute vallée de Karason.

Juste en face, de l'autre côté, à flanc de colline, voici Kastanelik, Dag Ienidjekeni et plus loin Lazarkeni, dissimulé par un pli de terrain. C'est de là que partirent, durant les journées du 17 et du 18 novembre, les 3^e et 4^e divisions bulgares, dont les attaques vinrent se briser contre les tranchées turques.

Je regarde avec une émotion profonde cette pente dénudée, qui monta au fort d'Ileré Tabia où durant tout un jour, la force, l'âme d'un peuple s'employèrent à faire un pas de plus en avant, un pas qui assurât la possession de Çp. et de Sainte-Sophia. L'accomplissement du grand rêve!

Nous traversons Kastanelik détruit par les Bulgares, et nous voici sur leurs anciennes positions; un terrain marécageux de la vallée succède la petite brousse des collines. Des soldats turcs occupent les abris que l'ennemi avait construits. Il y a là de véritables cités de troglodytes.

Sur la hauteur qui domine Kastanelik, nous nous trouvons juste au point d'où mon confrère de Penenurum assista à la bataille de Tchataldja aux côtés du général Dimitrieff, et précisément, une petite crête franchie, voici, en face de nous à 1200 mètres, les Bulgares, et à 600 ou 700 mètres seulement, leurs sentinelles; un petit groupe de sept à huit personnes nous observe comme nous l'observons; à gauche, quelques hommes se scilhouettent sur une autre crête. En leur présence, de Penenurum nous refait le récit des journées des 17 et 18 novembre tel qu'il les vit de ce point d'observation.

Nous regagnons la vallée du Karason, croisant une compagnie qui vient relever celle des avant-postes. Beaucoup de volontaires lazes ou géorgiens. Depuis cinq mois, ces braves gens font la guerre, ayant quitté familles, terres qu'on n'ensemence point, maisons, ayant donné en somme plus que leurs vies, et c'est parmi eux qu'on trouverait sans doute les adversaires les plus résolus de la guerre. Leurs visages sont rudes, creusés par la fatigue, les privations, et sont sculptés par ce grand maître qui est la souffrance.

Enfin nous regagnons le fort de Saint-Étienne. Le 16 novembre, le général commandant le 3^e corps, Mahmoud Monktar pacha.

"De ravages à l'effroyable."

Le dernier shrapnell.

6 avril Hademkeni. Je crois que chez les Turcs, le besoin d'en finir est complet. La résignation de l'âme orientale, le manque d'élan, l'absence de réaction, je n'en avais jamais vus, sentis si complets.

Je n'ai vu quel est en ce moment le moral des Bulgares. Il doit être assez élevé, si j'en juge par la prise d'Andrinople en l'espace de haute lutte.

Mais, lorsque je vois l'état d'apathie et de passivité des gens d'ici, il me vient à douter si l'ennemi n'emporterait pas cette fois les lignes de Tchataldja et n'arriverait pas d'un coup à Sainte-Sophie.

Cependant, a perdu son âme. Je ne sais où, mais le fait est qu'il n'en a plus ou que le ressort en est cassé.

(à continuer)

Il est 6 heures de soir; la voix de l'imam monte au-dessus de la colline de Hadenkui mêlée au sifflet des trains dans la gare, au roulement des wagons, aux accents peu marciaux d'une musique de régiment qui joue sous les fenêtres de Ahmed Abouk pacha une espèce de contre-danse évoquant les souvenirs des bals musettes de la barrière du trône.

Cette voix est poignante et le chant admirable, d'un accent étrange, éveillant le souvenir des pressentiments les plus secrets, des pensées les plus graves, les plus religieuses, les plus profondes; ce qui s'exprime ainsi est quelque chose d'éternel, donc de réviviscences inconnues; c'est le verbe d'un esprit sublime.

Pourtant il me semble qu'elle retombe dans le vide, cette voix, et que, ce soir, un chien infidèle, comme je suis, est seul à l'entendre et à en éprouver le frémissement.

On goûte cela, comme une chose de mode, très ancienne, dont le contour nous invite à deviner l'âme secrète, mais qui nous demeure plus qu'aux trois quarts obscure et voilée. J'ai vu dans des figures égyptiennes, ou des airs très anciens que le chant se faisait sans doute sans les plus subtiles, mais dont la vibration évoquait pour moi certains sentiments presque indéfinissables et cependant très simples, d'éternelle beauté, d'éternelle vérité, d'éternelle humanité. L'Islam se meurt et ses imams continuent de chanter pour la gloire de Dieu et la satisfaction de quelques Roumis trop nourris d'esthétique.

7 avril. Je visite le camp des irréguliers kurdes que l'on vient enfin d'amener sur les lignes... Je vois d'admirables groupes devant les tentes, des jeux, des conversations, des poursuites animées de chevaux qui ont rompu leurs entraves, ... et qui ne consolent du spectacle de grisaille, de laideur, de défaite que je contemple depuis six mois.

14 avril, 5 heures du soir. Nous voyons tomber le dernier shrapnell bulgare sur les hauteurs de Fanasakris.

La veille ont eu lieu des pourparlers d'armistice.